

JOANNA WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ  
ORCID : 0000-0001-8195-0099  
Université de Silésie à Katowice  
[joanna.warmuzinska-rogoz@us.edu.pl](mailto:joanna.warmuzinska-rogoz@us.edu.pl)

## TRADUCTRICES – CHERCHEUSES – AUTRICES ET ENTRE-DEUX-LANGUES : LA SPÉCIFICITÉ CANADIENNE

*La traduction nous offre des mondes*<sup>1</sup>.

Le paysage littéraire et traductif canadien, et en particulier québécois, est peuplé de personnes qui lient dans leur travail (et dans leur vie) l'activité de traduction, d'écriture et de recherche scientifique. Cette tendance s'est donnée à voir dans les années soixante-dix et quatre-vingts du XX<sup>e</sup> siècle quand les féministes canadiennes et québécoises travaillaient de concours en traduisant, commentant et écrivant des textes. Bien que ce courant ait cessé d'être populaire dans les années quatre-vingt-dix, il continue à inspirer d'autres traductrices-chercheuses. Parmi elles, Lori Saint-Martin, décédée subitement en octobre 2022, professeure à l'Université du Québec à Montréal, qui a choisi le français comme langue d'écriture et de travail. Sur la base du parcours professionnel et créatif de quelques personnalités d'envergure, autrices, traductrices, chercheuses, nous mettrons en lumière les tendances qui constituent sans aucun doute la spécificité canadienne<sup>2</sup> et qui gravitent autour d'un incessant va-et-vient entre les langues et entre différentes activités : traduction, recherche et écriture.

<sup>1</sup> L. Saint-Martin, *Un bien nécessaire. Éloge de la traduction littéraire*, Boréal, Montréal 2022, p. 12.

<sup>2</sup> Voir aussi l'article d'Annie Brisset dans ce volume, qui passe au crible les cinq décennies (1970–2020) de la traductologie canadienne.

## LE PAYS DES TRADUCTEURS...

Le Canada est perçu traditionnellement comme un pays bilingue, avec ses deux langues officielles, bien qu'il s'agisse sûrement plutôt d'un pays multilingue : qu'il suffise de rappeler le grand nombre de langues propres aux Premières Nations, mais également aux immigrants qui y sont arrivés du monde entier. Cette vision de la réalité bilingue vient du passé du Canada, certes, mais aussi des aléas du rôle de la traduction, qui a toujours été essentiel. À en croire Pierre Cardinal, [p]artout la langue est une institution sociale nettement caractérisée par sa fonction première : la communication entre les hommes. Il est donc normal que, dans des pays à population hétérogène comme le Canada, le moyen essentiel de communication interlinguistique qu'est la traduction se voie, lui aussi, promu au rang d'institution<sup>3</sup>.

Côté, Marcoux et Stratford, pour leur part, parlent des liens forts entre la traduction et l'identité : « il ne fait aucun doute que la traduction littéraire a maintenant une tradition et qu'elle a jusqu'ici joué un rôle clé dans la formation identitaire du pays, sur les plans culturel, économique, politique, social, etc. »<sup>4</sup> L'activité traductive, en effet, s'est manifestée dès les tout débuts du Canada. Grant et Mezei évoquent à ce propos un acte violent de Jacques Cartier qui, en 1534, capture les deux fils du chef iroquois de Stadaconé pour les amener en France en vue de faire d'eux des interprètes pendant des voyages suivants<sup>5</sup>. Les chercheuses voient dans cet événement une preuve de l'appropriation culturelle et de l'exploitation coloniale qui, d'une certaine manière, aura aussi ses répercussions sur la traduction dans les siècles à venir.

Ainsi, sous une facette officielle de pays des traducteurs où la formation de professionnels de qualité et les conditions de travail sont perçues comme exemplaires, se cachent des tensions sous-jacentes<sup>6</sup>. Selon Sherry Simon, la traduction, comprise littéralement et métaphoriquement, est liée à « une longue et persistante frustration à l'égard des rapports entre le français et l'anglais au Québec »<sup>7</sup>. De plus, toujours selon la chercheuse, « [d]ire que la traduction au Québec ne jouit pas d'une bonne presse, c'est rester bien en deçà de la vérité. Les mauvais sou-

<sup>3</sup> P. Cardinal, « Regard critique sur la traduction au Canada », *Meta* 2(23), 1978, p. 141.

<sup>4</sup> N. Côté, D. Marcoux, M. Stratford, « La traduction littéraire et le Canada : présentation », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 28(1–2), 2015, p. 133.

<sup>5</sup> Cf. P. Grant, K. Mezei, « Establishing an online bibliographic database for Canadian literary translation studies », [dans:] Y. Gambier, M. Shlesinger & R. Stolze (dir.), *Doubts and directions in translation studies*, John Benjamin Publication Company, Amsterdam–Philadelphie, pp. 73–84.

<sup>6</sup> Voir aussi J. Warmuzińska-Rogóz, « Le bilinguisme peut-il être exclu ? Les enjeux créatifs et traductionnels dans la littérature au Canada », [dans :] D. Drewniak, E. Feldman-Kołodziejuk, P. Sadkowski, J. Warmuzińska-Rogóz (dir.), *Inclusion & Exclusion au/in Canada*, Vandenhoeck & Ruprecht unipress, Göttingen 2024, pp. 61–70.

<sup>7</sup> S. Simon, « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 1(1), 1988, p. 64.

venirs remontent à la Conquête »<sup>8</sup>. Parmi plusieurs tensions et inégalités, Simon évoque l’hégémonie de l’anglais et le statut incertain du français.

Bref, on peut constater que c’est de l’histoire de la traduction au Canada, dès le début, ainsi que de la spécificité du développement des démarches propres à l’organisation du marché de la traduction, l’institutionnalisation y comprise, que découle un état de tension entre les « deux solitudes » et entre les deux langues.

### ... ET DES TRADUCTRICES. FÉMINISTES, AVANT-GARDISTES. LE CAS DE SUZANNE DE LOTBINIÈRE-HARWOOD

Il semble que les facteurs que sont la forte institutionnalisation de la traduction au Canada et une certaine inégalité entre l’anglais et le français soient mis en doute par les féministes québécoises et canadiennes, qui ont proposé un projet social et linguistique tout à fait particulier. Premièrement, comme nous le verrons ci-dessous, elles sont ouvertes au dialogue entre les deux langues et ne s’obligent pas à en choisir une. Deuxièmement, elles ont le courage d’agir sans appui institutionnel.

Comme le fait remarquer Sarah Théberge :

Dans les années 1960 et 1970, au cours de la seconde vague de féminisme, au Québec et au Canada, la traduction devient un outil de revendication. La féminisation des termes, le choix d’un vocabulaire égalitaire, l’utilisation de substantifs et d’adjectifs qualificatifs féminins et la traduction de certaines idées illustrant une perspective féminine, une subjectivité féminine, forment le centre de ce mouvement de traduction : la traduction féministe<sup>9</sup>.

L’initiative des femmes – écrivaines, théoriciennes, traductrices, philosophes, aussi bien francophones qu’anglophones – a pris ses racines dans un grand mouvement social en faveur de l’égalité des sexes, mais a trouvé aussi son écho dans l’écriture et la pratique de la traduction<sup>10</sup>. Ainsi, les féministes voient une analogie

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 63.

<sup>9</sup> S. Théberge, « Une approche linguistique vers l’égalité des genres / sexes grâce à la traduction féministe et l’exercice de réécriture : *Le désert mauve* de Nicole Brossard », *ScriptUM* 1, 2015, p. 71, <<http://scriptum.vocum.ca/index.php/scriptum/article/view/33>> [consulté le 19/06/2024].

<sup>10</sup> À ce propos, il faut absolument évoquer Barbara Godard, une des premières personnes à s’être hasardée dans le territoire de la théorie et de la pratique de la traduction féministe. C’est grâce à ses propos que l’on a reconnu au Canada anglais que la traduction est une activité par excellence littéraire (cf. K. Mezei, « Transformations of Barbara Godard », [dans :] A. Whitfield (dir.), *Writing between the Lines: Portraits of Canadian Anglophone Translators*, Wilfrid Laurier University Press, Waterloo 2006, pp. 203–224). C’est elle notamment qui s’est décidée à ne pas s’effacer sous l’auteur(e) de l’original, en démontrant ainsi son engagement créatif dans le processus. Son œuvre a été amplement décrite, entre autres, par Anne-Sophie Voyer dans son article : « Of Her Own Volition: Barbara Godard as a Case Study of the Translator’s Agency », *Studies in Canadian Literature*, 41(1), 2016, <<https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/25418>> [consulté le 19/06/2024].

dans la relation homme-femme, où cette dernière est toujours inférieure, et original-translation, où cette dernière, à son tour, ne peut être que secondaire et, à la limite, belle mais nécessairement infidèle. En détruisant cette image injuste, les écrivaines-féministes forgent l'« écriture au féminin », ayant force de démolir le modèle patriarcal du monde présent dans le discours<sup>11</sup>. Puis, en déconstruisant une neutralité apparente et fautive du monde, les féministes québécoises, de concours avec leurs collègues canadiennes, proposent une « traduction au féminin », soit un ensemble de procédés qui dépasse largement le processus de traduction proprement dit, qui lie la traduction et la création (la réécriture) et qui permet ainsi de souligner et de mettre en évidence la présence et le rôle des femmes. Selon Théberge :

En fait, nous assistons à une structuration du genre dans un système linguistique, culturel et politique phallogentrique, le tout en tentant de désamorcer les relations de pouvoir. On utilise la traduction littéraire à des fins politiques ; il s'agit, pour reprendre la formulation de Nicole Brossard, de Poetic Politics<sup>12</sup>.

Suzanne de Lotbinière-Harwood, une des théoriciennes et praticiennes de la traduction au féminin, souligne que « [c]omme l'écriture au féminin, dont elle est tributaire, la traduction au féminin se présente comme une activité politique visant à faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde »<sup>13</sup>. Ainsi, la traduction n'est plus secondaire par rapport à l'original, tout au contraire, c'est un acte créatif qui fait dialoguer les deux textes : on dit souvent qu'il s'agit d'un continuum<sup>14</sup>. Les autrices et traductrices ne distinguent pas nettement ce qui est premier et ce qui suit : elles dialoguent, se traduisent, se citent, se répondent. On est donc loin de l'institutionnalisation décrite plus haut. Ce phénomène que Luise von Flotow, une autre figure éminente de la traduction féministe, appelle *split practice*, revalorise la position de la femme et de la traduction<sup>15</sup>. Il va sans dire que les contacts mutuels, eux aussi spontanés et loin de l'institution, entre les féministes québécoises et canadiennes, constituent l'un des avantages de ce phénomène propre au Canada<sup>16</sup>.

<sup>11</sup> M. S. Córdoba Serrano, *Le Québec traduit en Espagne. Analyse sociologique de l'exportation d'une culture périphérique*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa 2017, p. 97.

<sup>12</sup> S. Théberge, *op. cit.*, p. 71.

<sup>13</sup> S. de Lotbinière-Harwood, *Re-Belle et Infidèle / The Body Bilingual*. Canadian Scholars Press, Montréal–Toronto 1991, p. 11.

<sup>14</sup> N. Bjerring, « Feminism as Framework for Investigating Canadian Multiculturalism », *Mosaic* 29(2), 2002, p. 169.

<sup>15</sup> L. von Flotow, « Feminist Translation. Contexts, Practices and Theories », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 4(2), 1991, p. 64.

<sup>16</sup> B. Godard, « La traduction comme réception : les écrivaines québécoises au Canada anglais », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 15(1), 2022, p. 71.

## UN AMALGAME DE THÉORIE ET DE PRATIQUE

À part des relations fructueuses entre les anglophones et les francophones, la traduction au féminin apporte aussi une réflexion traductologique hors pair. L’amalgame de la théorie et de la pratique en est l’un des traits caractéristiques. Il va sans dire que l’un des exemples les plus originaux de ce type d’écriture est l’ouvrage de Suzanne de Lotbinière-Harwood intitulé *Re-belle et infidèle : La traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual: Translation as a Rewriting in the Feminine* (1991). C’est dans ce manifeste que la traductrice décrit la traduction féministe, qu’elle voit comme en opposition à la pratique traductive conventionnelle basée sur une neutralité et une absence apparente du traducteur. Pour elle, la traduction au féminin constitue une sorte de re-création et une présentation explicite de la conscience féministe au sein même du texte traduit. Le titre dévoile déjà l’objectif de l’autrice : il s’agit d’un seul texte écrit en français et en anglais dans lequel de Lotbinière-Harwood décrit ses propres stratégies et procédés de traduction qui découlent des principes de la traduction féministe. Comme l’explique Claude Taton :

[l]’ouvrage de Susanne de Lotbinière-Harwood intrigue dès l’abord par son titre bilingue et sa construction en miroir — première partie en français, seconde en anglais reprenant à peu près les mêmes thèmes que la première. Très vite, il séduit par l’aisance de son style, la finesse de ses observations<sup>17</sup>.

Dans son manifeste, de Lotbinière-Harwood a souvent recours à ses propres expériences de traductrice, elle illustre ses réflexions à l’aide d’exemples tirés des œuvres qu’elle a traduites. Ce texte tout à fait original fait penser à d’autres activités de l’autrice, entre autres aux performances. Rappelons qu’en 2001, à La Centrale / Galerie Powerhouse, elle a proposé une exhibition, *Nos vieux papiers / Transformance Papers*, dans laquelle on a pu voir des objets liés à l’activité de traduction (des manuscrits, des notes, etc.) ainsi qu’une présentation sur l’acte de traduction. On pouvait ainsi y voir le lieu de travail du traducteur : le bureau, la chaise, la lampe, les dictionnaires, le papier, et ainsi de suite, et le samedi, de Lotbinière-Harwood venait y jouer son rôle de traductrice. Voici sa propre description de cette expérience inédite :

Back at my performative work table... I have given myself a stage, brought the translator out of the performance metaphor so beloved of postmodernism (due to its fascination with the body and representation) into real space and time. I have given her a physical stage, a live [typed: love] audience. This matters because, contrary to all other interpretive performers, the translator’s consummate achievement is to be invisible! So: out of the metaphor, out of the solitude, but still – no one can see the difficult language performance: I look just like a writer<sup>18</sup>.

<sup>17</sup> C. Taton, « Susanne de Lotbinière-Harwood. „Re-Belle et Infidèle / The Body Bilingual” », *TTR : Traduction, terminologie, rédaction* 5(1), 1992, pp. 278–288.

<sup>18</sup> S. de Lotbinière-Harwood, *Pink Link ou La proposition rose*, Éd. A.Gauthier, Montréal 2001, p. 53.

## PARCOURS LINGUISTIQUE

Incontestablement, la réflexion de Suzanne de Lotbinière-Harwood se lie au choix d'une langue d'expression, une question importante au Canada francophone, et particulièrement au Québec. Cette question langagière avait déjà préoccupé Lise Gauvin, écrivaine, critique littéraire et professeure à l'Université de Montréal. C'est elle qui a forgé la notion de « surconscience linguistique », qu'elle définit comme une

réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littérature dans des contextes différents. La complexité de ces rapports, les relations généralement conflictuelles – ou tout au moins concurrentielles – qu'entretiennent entre elles deux ou plusieurs langues, donnent lieu à cette *surconscience* dont les écrivains ont rendu compte de diverses façons. Écrire devient alors un véritable « acte de langage ». Plus que de simples modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou que la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d'une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire<sup>19</sup>.

De Lotbinière-Harwood, qui se déclare nomade, « outsid(h)er », flotte sans cesse entre les deux langues. Elle réfléchit souvent sur cet état incertain qu'elle a connu dès l'enfance. Cette incertitude est une expérience que partage une autre anglophone, traductrice, poète et chercheuse originaire d'Ontario, qui se retrouve dans la langue française, mais aussi dans l'entre-deux-langues. Agnès Whitfield<sup>20</sup> propose, dans son poème *Ô cher Émile, je t'aime ou L'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille* (Le Nordir, 1995), « une traduction sans original » qui repose dans la transmission de la perspective anglophone à travers la langue française<sup>21</sup>. Elle forge la notion de « translature », soit un « assemblage translatif plus vaste, ce tissu vivant composé de représentations de l'Autre, d'échanges formels et informels et dont les traductions proprement dites ne forment qu'une composante »<sup>22</sup>. Le français devient donc une « langue d'échange »<sup>23</sup>, une langue « de la non-appartenance »<sup>24</sup>, propre à un territoire intermédiaire, toujours entre les deux langues, les deux cultures, les deux identités. Ce qui est important,

<sup>19</sup> L. Gauvin, *Langagement. L'Écrivain et la langue au Québec*, Boréal, Montréal 2000, p. 8.

<sup>20</sup> Pour plus de détails, voir : J. Warmuzińska-Rogóz, « Écriture, traduction, hybridation dans le contexte canadien ou peut-on traduire une traduction sans original ? : *O cher Emile je t'aime ou l'heureuse mort d'une Gorgone anglaise racontée par sa fille* d'Agnes Whitfield », *TransCanadiana*, Vol. 4/2011, pp. 31–45.

<sup>21</sup> A. Whitfield, « Le syndrome des Plaines d'Abraham : traduction et translature », [dans :] L. Jolicoeur (dir.), *Traduction et enjeux identitaires dans le contexte des Amériques*, PUL, Québec 2007, p. 178.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 180.

<sup>23</sup> S. Harel, *L'étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*, XYZ, Montréal 1992, p. 84.

<sup>24</sup> S. Simon, « Interférences créatrices : poétiques du transculturel », *Revista Mexicana de Estudios Canadienses (nueva época)* 10, décembre 2005, p. 116.

c’est que Whitfield lie cette pratique de l’écriture au travail de traductrice et au travail universitaire. C’est un parcours souvent observable au Canada.

Quelques-unes des réflexions ci-dessus sont propres également à Lori Saint-Martin<sup>25</sup>, professeure à l’UQAM, écrivaine (*Les Portes closes*, 2013), essayiste (*Pour qui je me prends*, 2020), et traductrice chevronnée qui a signé, avec son conjoint Paul Gagné, une centaine de traductions littéraires de l’anglais vers le français, et les derniers temps, de l’espagnol vers le français, quatre fois lauréate du Prix du Gouverneur général du Canada.

Dans son dernier essai paru en mars 2022, intitulé *Un bien nécessaire. Éloge de la traduction littéraire*, Saint-Martin a décrit sa propre voie vers la langue française, originale et en même temps partagée par d’autres traductrices et autrices canadiennes :

J’ai vécu le coup de foudre initial en cinquième année du primaire quand, petite fille anglophone du sud de l’Ontario, j’ai entendu pour la première fois quelques mots de français. J’avais déjà le sentiment confus de ne pas être chez moi là où j’étais née, et au cours de cette première leçon de français, j’ai compris qu’il y avait d’autres mots, d’autres mondes, une autre vie qui m’attendait quelque part, et qu’il me revenait de partir à sa recherche. Je me suis mise à travailler, à apprendre, à aller plus loin, toujours plus loin, vers ce but encore indéfini qui, au fond, était de me réinventer, de renaître grâce à la langue française<sup>26</sup>.

Il convient de souligner que Lori Saint-Martin choisit de traduire non pas vers sa langue maternelle, mais en sens inverse, ce qui n’est pas une décision simple, mais plutôt le fruit d’une longue métamorphose :

Il m’a fallu encore plus de temps pour comprendre une chose toute simple, la raison pour laquelle je traduis de l’anglais vers le français et non l’inverse. Chaque fois, je reprends, je revis ma trajectoire d’origine : je chemine de l’anglais, langue de départ, langue quittée, abandonnée, vers le français. Chaque fois, je m’affirme un peu plus en tant que créatrice de langue française. En même temps, chaque fois que je retourne à l’anglais, je retourne aussi vers mes origines, pour les transformer, les refaire ailleurs. Cette alchimie linguistique a gouverné ma vie<sup>27</sup>.

Sans aucun doute, c’est un vrai parcours identitaire possible grâce à la traduction :

J’ai donc commencé ma vie en anglais. Je suis devenue francophone vers mes vingt ans, à force de travail et d’un désir-besoin urgent, violent. Ce que j’ai trouvé dans la traduction, c’est moi. Une personne hybride, métissée, provisoire, flottante, une personne heureuse. Tout mon travail est à la fois la source et le reflet de cette seule réalité : je suis ma propre traduction<sup>28</sup>.

---

<sup>25</sup> Pour la description plus détaillée du dernier essai de Lori Saint-Martin, voir : J. Warmuzińska-Rogóż, « Tłumaczk i ich przekłady – różnorodność ról w kontekście kanadyjskim. Przykład Lori Saint-Martin », *Między Oryginałem a Przekładem* 59(1), 2023, pp. 107–126.

<sup>26</sup> L. Saint-Martin, *op. cit.*, p. 20.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 259.

## RÉFLÉCHIR SUR LA TRADUCTION DANS TOUS SES ÉTATS

Ce qui découle aussi du rôle particulier de la traduction au Canada, c'est notamment une réflexion tout à fait exceptionnelle sur les pratiques traductives, perçues de manière très vaste. À ce propos, il convient d'évoquer un essai de Sherry Simon, qui a fait paraître en 1994 *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Voici comment la chercheuse commence ses réflexions :

Littérature québécoise, traduction, rapports interculturels : la présente étude s'inscrit au croisement de trois champs d'intérêt que j'ai d'abord tenus pour distincts. À force de les fréquenter, je me suis rendu compte qu'ils portent en eux une même conscience des frontières de l'espace culturel et une même sensibilité à la différence telle qu'elle prend forme dans le langage. Ils ont en commun de s'intéresser aux rencontres et aux passages où l'identité culturelle se construit<sup>29</sup>.

Le travail de Simon, qui se veut une illustration d'intercroisements et d'hybridité, doit beaucoup, ce que l'auteur souligne elle-même, à l'œuvre de Régine Robin et à sa réflexion sur la question « 'des langues' de toutes ses dimensions historique, affective et éthique »<sup>30</sup>, ainsi qu'à la pensée d'Antoine Berman qui a su « transformer l'étude de la traduction en un terrain stimulant, désormais essentiel pour comprendre la vie de la culture »<sup>31</sup>. Déjà un premier coup d'œil sur la table des matières donne une idée de la perception de la traduction par la chercheuse et de l'étendue du phénomène qu'elle représente : « La traduction inachevée », « Le Québec : une culture traduite ? », « Le trouble de la traduction », « La traductrice, héroïne postmoderne », « Écrire le paradoxe du temps présent », « La langue blessée », « Les langues antagoniques de la ville », « Traduire l'étranger en nous ». Simon se penche sur différents types de « pratiques déviantes de la traduction », que ce soit la traduction proprement dite ou la traduction comme un acte créateur, la traduction présente au niveau thématique ou encore perçue comme une manière d'écrire. Simon insiste en même temps sur le fait que les deux, la traduction et l'écriture, sont fortement liées à l'identité canadienne.

Par ailleurs, la chercheuse, qui est connue des traductologues grâce à son essai d'envergure *Gender in Translation*, paru en 1996, traitant de l'approche féministe dans la traductologie, s'intéresse beaucoup dans tout son travail à la culture, l'identité et la traduction. C'est ce qui l'a amenée à s'intéresser aux villes multiculturelles et multilingues. Elle a décrit notamment sa ville natale dans *Translating Montreal : Episodes in the Life of a Divided City* (McGill-Queen's University Press, 2006, Prix Gabrielle-Roy) et différentes villes dans *Cities in Translation: Intersections of Language and Memory* (New York, Routledge, 2011).

L'œuvre de Sherry Simon semble se caractériser entre autres par un regard vaste et original sur les enjeux traductifs, sa vue d'ensemble des phénomènes

<sup>29</sup> S. Simon, *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Boréal, Montréal 1994, p. 11.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 13.



culturels et sociaux qui y sont associés, mais également un certain engagement personnel, qui découle certes de la passion, mais aussi de son attachement particulier aux endroits et aux cultures décrites.

### LORI SAINT-MARTIN, AMBASSADRICE DES TRADUCTRICES

Il va sans dire que l’on peut retrouver plusieurs des traits évoqués ci-dessus dans l’essai de Lori Saint-Martin. Premièrement, l’autrice devient ambassadrice des traductrices, en suivant ainsi les traces de ses prédécesseuses, féministes, traductrices, chercheuses, notamment de S. de Lotbinière-Harwood qui a lutté avant elle en faveur de la présence des femmes dans la langue et dans le discours. Il peut sembler quelque peu surprenant que Saint-Martin se sente obligée de le faire au Canada, qui a fait plus que tout autre pays francophone en faveur de la féminisation de la langue. L’autrice d’*Un bien nécessaire* explique son idée unique d’utiliser dans son essai la forme féminine, « traductrice », pour parler de tous les traducteurs et traductrices dans la préface intitulée « Un mot sur la féminisation » :

Comme je crois au pouvoir des mots pour instaurer – ou nier – la justice, la question de la féminisation s’est imposée. J’ai longuement hésité entre différentes formules. Écrire « le traducteur » ou même « les traducteurs » aurait effacé le féminin, et je ne m’y résignais pas ; les formules mixtes (« les traducteurs et les traductrices » ou l’inverse) lassent et alourdissent. Au bout du compte, sachant que la majorité des traducteurs littéraires sont en fait des traductrices, j’ai opté pour un féminin pluriel dont je précise d’emblée qu’il englobe en général le masculin : c’est ma manière de respecter la justice démocratique. Logiquement, pour éviter de reconduire la vieille hiérarchie sexiste entre original (puissant et masculin) et traduction (secondaire et féminine), j’ai également opté pour « les écrivaines » ou « les autrices » et, du côté de la production du livre, « les réviseuses » et « les éditrices », puis, enfin, « les lectrices ». Quand il est question de personnes particulières de sexe masculin, j’écris bien sûr « traducteur », « écrivain », « auteur », etc. Aucune solution n’est parfaite, mais celle que j’ai adoptée a au moins l’avantage de remettre en question le pernicieux amalgame masculin-universel et de rendre visibles celles qui ont doublement vécu à l’ombre<sup>32</sup>.

En tant que chercheuse qui s’est penchée dans ses travaux scientifiques sur l’écriture des femmes, notamment dans *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin* (Édition Nota Bene, 1999), Saint-Martin devient aussi une porte-parole des femmes-traductrices et lutte en faveur de leurs droits. Elle le fait notamment à travers la description d’une position subalterne des femmes dans l’univers de la traduction, en parlant par exemple de « la dévalorisation conjointe du féminin et de la traduction »<sup>33</sup> et critique les stéréotypes, qui bien qu’injustes et inappropriés, sont toujours présents, comme celui des « belles infidèles » :

<sup>32</sup> L. Saint-Martin, *op. cit.*, pp. 9–10.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 98.

La piètre réputation de la traduction, selon certaines, s'explique en partie par une longue tradition qui associe textes traduits et femmes, de manière peu glorieuse pour les deux. Les œuvres adaptées aux normes littéraires du pays d'arrivée au point d'en être dénaturées ont longtemps porté le nom de « belles infidèles », d'où des mots d'esprit sans fin sur le modèle suivant : « La traduction est comme une femme. Si elle est belle, elle n'est pas fidèle. Si elle est fidèle, elle n'est pas belle »<sup>34</sup>.

Dans son essai, Lori Saint-Martin se place aussi du côté de tous ceux qui sont exclus : les femmes, mais aussi les minorités, y compris les minorités culturelles ou ethniques. Il va sans dire que le Canada est actuellement un terrain où la voix des personnes jusqu'alors dépourvues du droit de s'exprimer librement est de plus en plus entendue. Tel est le cas des communautés autochtones qui participent de nos jours à la réflexion sur l'écriture des femmes, mais aussi de la traduction, comprise dans un sens très large. Différents phénomènes y participent : la traduction au sens propre, mais aussi par l'autotraduction ou la retraduction par le biais d'une troisième langue. Et ici, il convient d'évoquer *Halfbreed*, les mémoires de Maria Campbell, texte fondateur de la littérature autochtone au Canada, qui, un demi-siècle après avoir été publié en anglais et réédité dans une version cette fois non censurée, a paru en français. La parution de ce texte incite à réfléchir sur les possibilités offertes par la publication du texte en anglais et en français, mais aussi sur le problème de la censure à laquelle le texte de Campbell a été soumis. Le parcours que de tels textes semblent devoir suivre pour être connus incite à une réflexion sur l'identité ou plutôt les identités multiples et remet en question la perception traditionnelle de la traduction et de l'original telle qu'elle a existé durant des décennies au Canada, pays officiellement bilingue.

## CONCLUSION

Suite à ce rapide survol qui n'a pas du tout été exhaustif, il est possible d'établir toutefois quelques traits caractéristiques de l'univers des traductrices / autrices féministes engagées au Canada : il se veut tout d'abord féminin et féminisé. De plus, les traductrices conjuguent souvent plusieurs rôles : à côté de la traduction, elles écrivent, réfléchissent sur les questions théoriques et partagent leurs expériences personnelles. Ce qui est aussi significatif, c'est leur parcours linguistique, souvent de la langue maternelle à l'autre langue ou marqué par un va-et-vient entre les langues. Quant au paysage traductif canadien, force est de constater le courage des traductrices, qui n'hésitent pas à se hasarder dans des actions qui vont au-delà de la traduction, ou encore, qui tout en s'inspirant de la traduction, posent des actes véritablement créatifs, avec en retour un intérêt théorique que l'on accorde à ces types de création. L'engagement personnel et la passion propres au paysage de la traduction au Canada méritent certainement d'être distingués.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 24.

---

FEMALE TRANSLATORS – RESEARCHERS – AUTHORS  
AND THE BETWEEN-TWO-LANGUAGES:  
THE CANADIAN SPECIFICITY

Abstract

The article presents the specificity of translation in Canada, taking into account the important role of female translators who are often also researchers. The author aims to show the interpenetration of different activities: translation, research, theoretical reflection and translation practice. In addition, she draws attention to the important issue of choosing the direction of translation. These features are described on the example of a few important figures from the world of translation, including S. de Lotbinière-Harwood, A. Whitfield and L. Saint-Martin. Their achievements have many features in common: an indispensable combination of theory and practice, an important feminist background and an extended vision of translation perceived not only as a transfer, but also as a creative practice.

**Key words :** literary translation, feminists, Canada, Quebec, theory of translation.

**Mots-clés :** traduction littéraire, féministes, Canada, Québec, théorie de la traduction.